

Un père de famille tombé au front

Henri Frédéric Hilbert¹



Henri Hilbert et ses camarades pendant la «Drôle de Guerre»

(Coll. particulière)

¹ Témoignage reconstitué d'après les documents et la correspondance conservés par sa famille.

² Seule mention : „Sonntag Morgen 8 Uhr“.

Henri Hilbert est né le 25 octobre 1910 à Guebwiller (Haut-Rhin). Jusqu'en 1944, il occupe un poste de typographe aux éditions Alsatia de Colmar („*H. arbeitet als Maschinensetzer für die Wehrmachtaufträge*“). Il est ensuite incorporé dans la *Wehrmacht* le vendredi 29 septembre 1944 et affecté à la *Stamm-Kp. 6 Gruppe/Panz. Gren. Ers. Btl. 108*.

Dans une lettre non datée², probablement la première qu'il envoie à sa femme, il écrit qu'ils n'ont pas fait beaucoup de chemin depuis vendredi; le voyage s'est bien déroulé, malgré quelques haltes dues aux alertes aériennes. Il est arrivé à Francfort la veille et pense que son groupe va y rester un bout de temps. Il mentionne ensuite l'étendue des



Notre-Dame de Thierenbach
(Carte postale ancienne - Coll. L'Ami hebdo)

dégâts causés par les bombardements à Karlsruhe et compare la gare à un cimetière: „Der Güterbahnhof von Karlsruhe ist ein richtiger Friedhof, alles ausgebrannt, durchlöchert und verbogen“. Il signale ensuite que ce n'est que dimanche qu'il connaîtra sa destination. En attendant, il déplore de ne pas avoir pu fêter l'anniversaire de sa fille Ginette. Il demande ensuite à sa femme d'aller prier Notre-Dame de Thierenbach pour qu'elle les protège.

Le 2 octobre 1944, il envoie une lettre rédigée en français: «Nous sommes arrivés ce matin à 2 heures à Erfurt et [nous aurions] dû prendre déjà 2 trains, mais en vain. Ils sont tellement bondés de troupes et de civils, à peu près comme l'autre fois à Lutterbach, le lundi de Pentecôte.

Aujourd'hui, nous devons arriver à destination, mais, pour sûr, je ne sais pas encore où. Tu sais, on en voit des scènes, c'est malheureux, mais ils sont tous les mêmes. Je ne sais pas de nouvelles de l'état du front et je suis curieux de lire le *Heeresbericht* dans le journal. Ne te fais pas de bile pour moi. J'ai

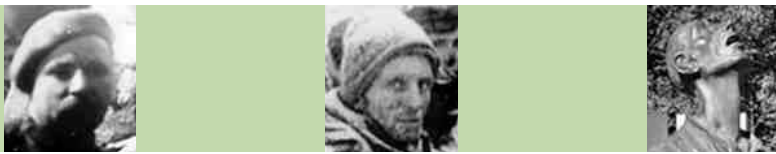
mangé déjà 3 fois de la soupe et à manger j'en ai encore beaucoup. Je pense beaucoup à vous, chère Maria³ et Ginette. Sois forte et prie beaucoup. Le jour n'est pas loin où nous serons de nouveau unis».

Le 3 octobre, il se trouve à Dresde où il est arrivé, la veille, vers 20 heures. Il écrit: „Jetzt bin ich bereits schon eingekleidet. Wir sind alles ältere, 6 Elsässer sind wir“. Les autres soldats sont en majorité des Sudètes. Il ne sait pas s'il va rester à Dresde, car il a entendu parler d'une *Arbeitskompanie* pour le Danemark. Finalement, le 4, seuls des *Reichsdeutsche* sont partis. Il note que Dresde n'a pas encore été bombardée: „Wir wissen gar nichts hier, keine Zeitung, kein Radio (...). Hier waren die Bomber noch nicht, ich glaube es ist die einzige Großstadt, die noch nichts gekriegt hat“. Il ajoute que la caserne dans laquelle il se trouve (*Adolf-Hitler-Kaserne*) est nouvellement construite et se trouve dans un faubourg de la ville: „Die Kaserne hier ist ganz neu. In der ganzen Umgegend sind übrigens nur Kasernen. Es ist Dresden-Neustadt, ein Vorort von Dresden selbst“.

³ Marie-Anne, son épouse, rebaptisée Maria par l'état civil national-socialiste.

Témoignages

Les incorporés de force face à leur destin



| I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII | IX | X | XI | XII |
|---|----|-----|----|---|----|---|------|----|---|----|-----|
| UK-Karte 24 UK-Stellung wird beantragt von Rüstungskommando Straßburg (Vorlageberechtigte Stelle) für Alsatia-Verlag A.G. Kolmar (Betrieb) als Maschinensetzer | | | | | | 10. Wehrnummer Kolmar 10/11/12/10 b oder c 11. Zustand Wehrbez.-Kdo. Kolmar 245 Aktive Dienstzeit erfüllt oder kurzfristige Ausbildung abgeleistet 12. von 1. Sep. 1943 bis 15. 9. bei Heim. Wehrmacht (Truppenteil usw.) | | | | | |
| 1. Familienname Hilbert 2. Vorname (Rufname unterstrichen) Heinrich 3. Geburtsdatum 25. 10. 1906 Kreis Obweiler 4. Geburtsort Obweiler 5. Wohnung Kolmar (Ort) Rechtstraße 6 (Straße) (Hausnummer) 6. Familienstand verh. Berufsgruppe 17 Zahl der Kinder 1 Berufsart 7. Arbeitsbuchnummer 391/07469 8. Erlerner Beruf Schriftsetzer 9. Genaue Angaben über Art der Beschäftigung im Betrieb usw. H. arbeitet als Maschinensetzer für die Wehrmacht-aufträge | | | | | | 13. Wehrdienstverhältnis R. I. Nr. 14. Wehrmachtteil Heer Waffengattung Inf. Letzter Dienstgrad 15. Einberufen am FM zu FM Jetzige Anschrift (Feldp.-Nr.) Begründung: Hilbert ist als Maschinensetzer unentbehrlich für das Setzen der Wehrmachtaufträge „ALSATIA“ Verlag A.G. Kolmar - Bertholdstr. 10/11 (Datum) 3. 2. 1944 (Unterschrift) | | | | | |

Unrichtige Angaben werden gem. Kriegssonderstrafrechtsverordnung vom 17. 6. 1938 streng bestraft.
 70 000 11. 43 O/M/T UK e

„UK-Karte“ (recto-verso), datée du 3.2.1944, au nom de Henri Hilbert

| | Unabkömmlichkeit | 1. Verlängerung | 2. Verlängerung |
|---|--|--|--|
| Entscheid der Wehrersatzdienststelle U.K.-Zur.-Stellung genehm. b. a. w. 15. März 1944 den 15. März 1944 Stempel Kolmar Unterschrift Müller | | | |
| Arbeitsamt Urschriftlich an Antragsteller zurück den 19____ Im Auftrage | Urschriftlich an Antragsteller zurück den 19____ Im Auftrage | Urschriftlich an Antragsteller zurück den 19____ Im Auftrage | Urschriftlich an Antragsteller zurück den 19____ Im Auftrage |

Zweigstelle Kolmar der Gewerkschaftskammer Oberrhein

(Coll. particulière)



Le 6 octobre, il mentionne qu'ils sont à présent 31 Alsaciens. Ils vont tous être envoyés à Komotau: „*Wir sind jetzt 31 Elsässer, alle beisammen. Dönlen A. ist auch hier. Ich kannte ihn nicht gleich. Am Sonntag kommen wir nach Komotau im Sudetenland, nur die Elsässer. Die anderen sind nach Dänemark gekommen*“. Sinon, tout est calme: „*Hier in Dresden ist es ruhig. Wir hatten heute Alarm, aber ohne Bomben*“. Il a également renvoyé à Colmar ses effets civils dans une valise⁴.

„Am Sonntag kommen wir nach Komotau“

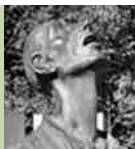
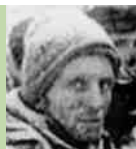
Le lendemain, Henri Hilbert signale dans sa lettre une petite attaque aérienne sur la vieille ville et suppose que ce n'est que le début des bombardements: „*Es ist der Anfang, denn der Stadt darf sich auch etwas gefaßt machen und es wird mit Dresden gehen wie mit den anderen*“. Il annonce également son départ pour Komotau où les nouvelles recrues comme lui vont suivre une instruction militaire pendant trois mois.

Dans sa lettre du 9 octobre, il écrit qu'il est à Komotau, „*einer Stadt von 35.000 Einwohner*

im Sudetengau“, depuis la veille. Là, dans la *Klosterkaserne*, ont été rassemblés environ 1 000 hommes de toute arme et de toutes les garnisons de la région. Ils vont suivre ici une première période d'instruction (*Vorausbildung*) pendant quatre semaines avant de retourner à Dresde pour compléter cette formation („*dann sollen wir wieder nach Dresden kommen zur richtigen Ausbildung als Pz. Gren.*“). Il a appris que c'était la première fois qu'une telle chose arrivait et se demande ce qu'il doit en penser. Par ailleurs, une rumeur annonce la libération de Mulhouse: „*Heute hieß es hier daß Mülhausen besetzt sei, wenn das wahr wäre, würde das einen großen Effekt auf alle Elsässer machen, auch die an der Front und ich glaube, daß es uns dann ginge wie die Italienern, daß wir interniert werden, denn so halb sind wir es ja*“. Il ajoute: „*Wir waren 31 Mann von Dresden und waren begleitet wie Sträflinge, 3 Unteroffiziere und 3 Gefreiter*“ («Nous étions 31 hommes venant de Dresde et nous étions accompagnés comme des condamnés par 3 sous-officiers et 3 caporaux»).

Dans sa lettre du 11 octobre, Henri Hilbert décrit le voyage entre Dresde, „*eine schöne*

⁴ Cette lettre et les suivantes ne sont plus envoyées à Colmar, mais à Merxheim où sa femme et sa fille se sont réfugiées.



Stadt“, et Komotau, le long de l’Elbe, à travers de très beaux paysages („*eine wunderschöne Landschaft*“). Il regrette de les découvrir en temps de guerre. Ce qui l’a frappé, c’est la différence entre le côté allemand (Saxe), très clair et coloré, et le côté tchèque (Sudète) beaucoup plus sombre. Il écrit qu’il n’a jamais vu autant de pommiers de sa vie et qu’à la prochaine sortie, il irait chercher des pommes qui traînent par terre.

A la caserne, ils sont plusieurs Alsaciens, de divers régiments et armes („*Artillerie, Infanterie, Panzer, usw.*“) à avoir été regroupés pour suivre une formation politique et militaire, et plus spécialement nationale-socialiste. L’organisation semble laisser à désirer: ils logent à la *Landwehrkaserne*, mais sont obligés d’aller manger à la *Klosterkaserne* („*Es soll eine Arte politische und militärische Ausbildung sein, speziell nationalsozialistisch. Wahrscheinlich ist einer auf den Gedanken gekommen so könnte man die Elsässer am besten herankriegen und dann ist es in aller Eile organisiert worden, denn es war gar nichts vorbereitet. Wir liegen in der Landwehrkaserne, zum Essen müssen wir in die Klosterkaserne, ein ehemaliges Kloster*“).

Il écrit ensuite qu’il a mangé des pommes de terre et goulasch et que le soir il aurait des flocons d’avoine, du *Komiß*, un peu de beurre et de la confiture; ce qui change de la soupe qu’on leur a servie les deux jours précédents.

Pour l’instant, le service n’est pas trop astreignant. Lui et les autres Alsaciens attendent de voir ce que l’on attend d’eux. Il se trouve en compagnie d’un collègue du *Mülhauser Tagblatt*, Henri Stoecklé, de Lautenbach, et d’Aloïs Doernlin. Ils disposent maintenant d’une radio et, d’après le *Wehrmachtsbericht*, de grandes offensives seraient en cours, ce qui ne collerait pas avec la nouvelle de la libération de Mulhouse. Etant sans nouvelles de son épouse, il se fait bien du soucis: „*Ich mache mir allerhand Gedanken darum. Ich hoffe daß ich für nächsten Sonntag die erste Post bekomme. Die Tiefflieger müssen auch sehr tätig gewesen sein bei Euch. Ich las es im Wehrmachtsbericht*“.

A partir du 14 octobre, Henri Hilbert écrit exclusivement en français! Il s’inquiète de ne toujours pas avoir eu des nouvelles de sa



Henri Hilbert portant l'uniforme de la *Wehrmacht* en 1944. (Coll. particulière)

femme, Marie-Anne, et de sa fille Ginette. Il voudrait également savoir si la valise contenant ses vêtements civils est bien arrivée. «Écoute, tu pourrais m'envoyer ta carte de fumeur si tu l'as encore, car je n'en ai guère. J'ai aussi écrit à Mussig pour du tabac. Ici, il est rare. Le manger va maintenant mieux et j'en ai suffisamment. Demain dimanche, nous pourrons peut être sortir, alors je veux voir pour des pommes et des poires. Je mets une photo avec, mais elle n'est pas bien réussie».

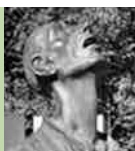
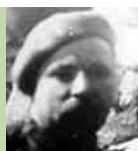
Lettre du 16 octobre: «Seulement quelques mots car je n'ai guère le temps ce soir. Il est déjà 9 heures passées et demain matin nous avons tir et il faut se lever à 4 heures. Aujourd'hui, il y avait alarme chez nous pendant 2 heures, mais pas de bombes. Des avions en masse sont passés. Ils doivent de nouveau faire du ravage là où ils étaient». Henri Hilbert relate ensuite la sortie de la veille. D'abord sous la surveillance d'un sous-officier, ils se sont rendus au cinéma, puis dans un bistrot où il n'y avait guère du coulache (sic) à manger. Il rassure sa femme sur ce point: la nourriture est suffisante et «je n'ai

plus besoin d'acheter du supplément». De même dans la lettre du 18: «Le manger va maintenant et je n'ai pas encore eu besoin des cartes, que dimanche et là, c'était 50 gr. de viande et 200 gr. de pain.

En ce qui concerne le service, il faut garder les nerfs et aussi serrer les dents quelques fois, mais tout passe et nous ne perdons jamais la bonne humeur. Lundi, nous avons un film, „*Wir reiten für Deutschland*“, et, aujourd'hui, nous [en] avons un autre, „*Ich klage an*“; de la propagande tous les deux.

Tous les jours, nous avons un discours d'un type en kaki. Tu sais, ils cherchent par tous les moyens à faire des Alsaciens des nationaux-socialistes et se donnent toutes les peines à les faire parler aussi dans des causeries le soir.

A partir de dimanche, nous pouvons sortir d'après ce qu'ils nous promettent. Seulement, le soir, c'est toujours tard (...) et les magasins sont alors fermés. Je veux voir si je peux acheter quelque chose pour mettre aux pieds le soir, (même) si ce sont seulement des



semelles en bois. C'est toujours mieux que de garder les bottes».

Dans ces deux lettres (celles du 16 et du 18 octobre), Henri Hilbert est plus particulièrement inquiet pour sa fille. «Que fait donc Ginette? Ne parle-t-elle jamais de moi?» est une phrase qui est commune aux deux missives. Elle traduit une grande détresse affective. Sa lettre du 20 octobre commence par: «Voilà 3 semaines que je vous ai quitté et je n'ai pas encore de nouvelles de vous et spécialement de toi, chère Maria. Presque tous mes camarades en ont reçu, maintenant, des nouvelles» et il achève sa missive par «Est-ce que Ginette fait aussi ses devoirs? Et pense-t-elle aussi à son papa?». Il espère en tout cas que tout sera terminé pour Noël.

«Aujourd'hui, nous avons de nouveau alarme, mais ce n'était pas pour nous. Les avions, en grand nombre, sont passés chez nous. Hier, ils étaient de nouveau à Königsbruck Nürnberg, chez Mr Ginehling⁵.

Aujourd'hui, nous avons de nouveau une conférence, comme tous les jours d'ailleurs.

On se croirait dans une école quelque fois: une fois c'est pour apprendre une chanson, l'autre fois c'est pour entendre un discours ou pour voir un film. Hier soir, nous avons une petite sortie de nuit et, demain matin, une petite marche. Dimanche, nous pouvons sortir. Et alors je veux voir si je peux m'acheter quelque chose, mais grand espoir il n'y a pas. Les magasins sont fermés aussi ici en grande partie et il n'y a pas beaucoup dedans, au contraire».

«Les chefs ne sont pas trop mal»

Lettre écrite le samedi 21 octobre 1944: «Je viens de recevoir ta lettre du 16.10, ainsi que le paquet recommandé avec les chaussons, la cuillère et fourchette et les cibalgines. Que je te remercie de tout cœur, je n'ai pas besoin de te le dire car, jusqu'ici, je n'ai pas encore eu l'occasion d'acheter une cuillère. J'ai l'armoire avec un collègue que j'ai connu à Guebwiller et qui travaille au *Mülhauser Tagblatt*, Stoecklen Henri, natif de Lautenbach-Zell⁶. Son frère a une épicerie à Guebwiller. Nous mangions ensemble, car, tu sais, pour manger le coulache (sic), il ne faut pas grand service. Je suis content d'en avoir une pour moi,

⁵ La transcription du nom est incertaine.

⁶ Suivant les lettres, il est également appelé Stoecklé et Stoecklin.



Henri Hilbert, typographe à Alsatia.
(Coll. particulière)

ainsi que les chaussons, car le soir il fait bon quand on peut enlever les bottes». Suivent des remarques sur les nouvelles qu'il a reçues de ses collègues d'Alsatia, en particulier d'un monsieur H.⁷ pour qui il fait la remarque suivante: «Quand la guerre sera terminée, il y aura des changements énormes dans l'Alsatia et il sera bon alors bon de n'avoir pas été trop copain avec ces Messieurs». La fin prochaine de la guerre est encore évoquée quelques lignes plus loin: «Jusqu'à ce que tu accouches, je suis pour sûr à la maison, car cela ne dure plus très longtemps. Les choses en sont si loin que ce mois ou le mois prochain doivent se dérouler des choses qui sont de première importance sur la fin de la guerre. Alors nous nous verrons de nouveau et quand Ginette aura un petit frère, elle sera contente et, nous aussi, nous serons contents. Pourvu que tout se passe bien».

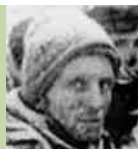
Henri Hilbert note à propos de l'instruction: «Le service n'est pas dur et les chefs ne sont pas trop mal. Cela gronde quelque fois un peu, mais je m'en fous pas mal. Aujourd'hui, nous avons une petite marche. Et demain, nous avons un discours sur l'état de guerre et

un film; l'après-midi libre. Je vais au théâtre l'après-midi. Cela change les idées un peu. Et après je mange en ville.

Dimanche, j'ai rencontré M. Schwein. Il est aussi ici, mais dans une autre compagnie. Il espère aussi que cela ne dure plus très longtemps. Aujourd'hui, j'ai aussi parlé avec Linzentritt R., de Guebwiller, si tu le connais. Ils ont un magasin de mercerie. Avec Stempff, qui demeurai vis-à-vis de nous, j'ai aussi parlé.

Dans ma chambre, il y a plusieurs types des mines; deux électriciens de Wittelsheim qui connaissent Paul. L'un s'appelle Stauff et l'autre Peter. Ecoute, chère Maria, le cours ici se termine le 9 novembre, alors tu peux écrire les lettres à partir de novembre à Dresden, si des fois tu peux encore écrire jusque là, car un moment viendra aussi où nous ne saurons plus rien l'un de l'autre. Mais ne jamais perdre courage. J'ai bon espoir et que Mlle Loyson prie pour moi, cela est pour moi comme un talisman». Henri Hilbert conclut sa lettre en mentionnant: «Nous dormons sur la *Holzwohle*, mais je dors bien quand même».

⁷ Nommé en toutes lettres dans le texte.



Le lendemain, dimanche 22 octobre, Henri Hilbert rapporte qu'ils avaient « le matin, à 8 heures, d'abord un communiqué du *Major* sur l'état de guerre, après le film „*Heimkehr*“. L'après-midi, nous étions dans une revue-variété au théâtre, mais rien de rare. A 8 heures, nous devons assister à une manifestation pour le *Volksturm*. C'était à 7 heures 1/2 la fin et, après, je suis encore allé manger une soupe, des pommes de terre et une boule de viande hachée, suivie d'un café-biscuit. C'était pas grand chose, mais au moins quelque chose de chaud (...). Demain matin, nous avons tir et le réveil est à 4 heures 1/2. Je suis content pour maman que Paul puisse encore rester à la maison. Si seulement Victor avait aussi la chance de rester. Je le lui souhaiterai bien ».

Le 23 octobre, sa valise ne semble toujours pas être arrivée à Colmar. Mais c'est pour lui presque un jour de fête: il a reçu trois lettres - dont une de sa fille - et trois paquets. « Tu sais, je suis le seul à recevoir tant de paquets et il y a dans ma chambre encore deux qui n'ont pas encore de nouvelles. Le salami et les saucissons, je peux les garder encore un

certain temps. J'ai encore toutes les conserves et j'ai même un morceau de beurre encore de côté. Le pain me suffit encore pour le moment.

Comme je te l'ai déjà écrit, j'ai l'armoire avec Henri Stoecklé et nous sommes un les deux. Il n'est pas gaspillard non plus, mais, tu sais, il y a des types chez nous qui n'ont même pas assez de pain. Au commencement, nous avions un *kommis* pour deux, maintenant 2 *kommis* pour 5.

L'après-midi, nous avons la plupart du temps du goulache, avec 4 ou 5 pommes de terre en robe de chambre. Peut-être 2 fois par semaine, nous avons une soupe le soir, sucrée pour la plupart du temps. Je ne l'aime pas mal comme cela. Sans cela, nous avons 60gr de beurre ou de margarine et de la marmelade ou un petit morceau de saucisson ou un fromage de 125gr avec de la marmelade. Jusque là, cela me suffit et, tant que je n'en ai pas besoin, je garde mes cartes, car un temps viendra où je ne reçois plus rien de ma chère petite femme et les rations diminueront peut-être encore. Donc chérie, fais-moi un peu de pain, ça me va. Je t'embrasse, ton papa.



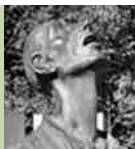
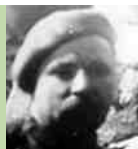
Dans ma chambre, nous sommes 18. Un sous-of, 8 qui travaillaient dans les mines, parmi lesquels Stauff Georges et Peter, tous les 2 électriciens, 1 de Guebwiller, Erny⁸ Albert qui travaillait chez Siemens (habite Cité Bourcart, classe 1920) et les autres de Mulhouse. Nous sommes tous bons copains ensemble. Quand j'ai ouvert le paquet avec les cigarettes, je ne pouvais pas faire autrement que d'en donner une à chacun. Tous sont presque fumeurs sans tabac et ceci est quelque chose. Heureusement que nous n'avons pas beaucoup de temps pour fumer (...). Moi, j'ai encore plus que 150 Marks. Je ne dépense pas beaucoup, car vraiment on n'a pas l'occasion. A acheter, il n'y a rien et pour boire, il ne me faut pas beaucoup. Et maintenant sur Komotau quelques mots. La ville se trouve au sud de Brüx et de Teplix-Schönau. Prague est à 100 km à l'Est. La ville est vieille et assez étendue. De belles maisons, il y en a, mais en mauvais état, comme d'ailleurs dans tout le pays. Les routes sont en mauvais état. Quand nous avons passé l'ancienne frontière tchécoslovaque à Bodenbach, on voyait tout de suite la différence. Le train qui faisait un potin insensé et les gares

noircies, tandis que dans le Sachse, tout était de couleur claire. Mais, en été ou spécialement au printemps, cela doit être radieux ici, avec tous ces pommiers et poiriers. Mais la qualité ne vaut pas grand chose. Tu sais, les officiers sont comme en Alsace ici. Samedi, nous avons fait une petite marche. Tout à coup, le lieutenant a dit: «Des panzers à droite» et nous devions aller à droite où il y avait un tas de poires sous les arbres. Nous remplissions chacun toutes nos poches et alors l'alerte était terminée.

Tu me demandes comment je couche. Nous couchons sur la *Holzwohle* ici. C'est un peu dur au commencement, mais je n'ai au moins pas froid. Je me couche habillé et me couvre avec le manteau et la veste et une couverture. Le matin, nous avons beaucoup de «plumes» après nous que nous enlevons l'un à l'autre».

Le 25 octobre, pressé par le temps, c'est une petite lettre que Henri Hilbert envoie pour marquer la date de son 34^{ème} anniversaire. «Ce matin, le réveil était à 5 heures. Il y avait revue du général. Cet après-midi, nettoyage des armes et dans une demi-heure, à 8 heu-

⁸ Ou, peut-être, Arny?



res, nous avons encore un exercice de nuit jusqu'à 11 heures (...). Hier, nous avons reçu la 4^{ème} piqûre. Ce matin, cela me faisait encore mal, mais maintenant c'est passé.

Aujourd'hui, j'ai mangé tout le biscuit, chérie, à part un morceau que j'ai donné à Henri (...). Je vais voir si je peux t'envoyer l'étoffe samedi. Tu sais, le soir, c'est toujours 7 heures passées quand nous avons fini. Tout est alors fermé. Je suis content que Paul soit encore à la maison (...).

Un discours de Goebbels

Le 27 octobre, à 21h30, Henri Hilbert raconte: «Nous venons d'entendre le discours de Goebbels, mais malheureusement nous n'avons rien compris. L'appareil ne fonctionnait pas. Aujourd'hui, nous avons une journée assez dure derrière nous. Ce matin, nous avons fait une marche assez dure. Nous sommes partis à 7h et sommes rentrés à 1h. C'était dans les 35km au lieu de 25, car nous avons fait un grand détour par erreur. Chez moi, cela va encore: les pieds me brûlent un peu, mais ce n'est pas grave. Et maintenant, nous sommes consignés car il

paraît qu'il y a la fête nationale tchèque (sic). Cela doit durer jusqu'à lundi matin, de sorte que nous ne pouvons pas sortir demain et dimanche (...).

Aloyse vient de me dire que son frère est *vermist* (porté disparu) depuis le mois d'août».

Le 29 octobre, Henri Hilbert commence sa lettre à 14 heures, juste après la soupe. «Ce matin, nous avons vu le film „*Jud Süß*“, tu vois tout cela gratis». Il écrit ensuite qu'il a reçu plusieurs paquets comprenant des biscuits, une carte de fumeur ou encore du tabac (envoyé par Mme Jehl). «Le saccharin je garde car, tu vois, je bois le café sans sucre; nous recevons quelques fois aussi du sucre, mais je le mange avec du pain. J'ai l'habitude maintenant de le boire sans sucre. Le saccharin est un article rare et je suis content peut-être une fois d'en avoir (...).

Et, aujourd'hui, je peux sortir, car la consigne est enlevée à partir de ce midi. Tout s'est déroulé tranquillement. C'est peut-être le dernier dimanche ici, à Komotau, au moins pour sortir. Le départ est prévu pour le 7 ou



Komotau, 28.10.1944

Liebes Kind,

Ich will Dir danken für Deinen lieben Brief, den ich mit grossen Freude erhalten habe. Ich hoffe, daß Du immer recht brav bist und das Lesen und Schreiben nicht vergißt. Mit Deinen Cousins darfst Du Dich nicht Streiten, sonst mußt Du wieder nach Kolmar. Folge schön der Mama und Grand Mama und bleibst gesund. Viele Grüsse und Küsse, und an die ganze Familie, von Deinem an Dich denkenden.

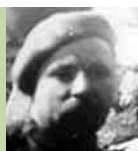
Papa

Chère enfant,

Je veux te remercier pour ta gentille lettre que je conserve avec beaucoup de joie. J'espère que tu es toujours bien sage et que tu n'oublies pas la lecture et l'écriture. Tu ne dois pas te disputer avec tes cousins, sinon tu devras retourner à Colmar. Ecoute bien Maman et Grand-Maman et reste en bonne santé. Bien des salutations et des baisers, ainsi qu'à toute la famille, de ton Papa qui pense bien à toi.

Papa

(Coll. particulière)



le 9 novembre (...). Je veux aussi aller à l'église aujourd'hui et dans ma prière je serai près de vous, mes biens chères. Ai seulement du courage, chérie ; tu vois, moi je suis tranquille sachant que j'ai à la maison des êtres chers qui prient pour moi. Et que la Chère Sœur prie aussi pour moi me renforce encore plus. Pour maintenant, cela suffit, chérie, mes camarades m'attendent. Je veux aller au match et, après, manger quelque chose. Je t'embrasse comme je t'aime...».

« Comme dans des boxons »

Dans sa lettre écrite le lendemain (lundi 30 octobre), il fait mention d'une alerte qui, la veille, les a obligés à rester 1 heure et demie dans une cave (jusqu'à 22 heures). Puis il décrit ses occupations: «Je suis d'abord allé prendre un café-biscuit. Un café au lait avec deux biscuits (pour?) 60 gr. de carte. Après, j'étais à un match. De là, je suis allé, avec Henri et un autre copain, dans un bistrot. Ici, la même chose et une bière. Et, de là, nous sommes allés manger des *Knödel* avec de la viande au cumin, sur quoi nous avons pris encore une fois des *Knödel* avec de la sauce. Pour les *Knödel*, il fallait chaque fois

100 g. de pain blanc, la viande était 50 gr. et 5 gr. de beurre. Sur cela, nous sommes rentrés. Un dessert, j'avais de maman.

Maria, la vie qui est [menée] ici, tu ne te la figures pas. Autrefois, nous avons dit que les Français mènent une vie de putain, mais ce qui se passe ici est incroyable. Les filles viennent chez les sous-off, dans les casernes, et ne se gênent pas de se faire... Et dans les cafés, ils [sic pour «elles»] viennent s'asseoir aux tables; c'est comme dans des boxons. Tu sais, la guerre fait beaucoup. Il arrive des histoires à faire dresser les cheveux. Mais tu sais, chérie, tu peux être tranquille pour moi, sans cela je ne t'écrirai pas cela. Je crois que la guerre pourrait durer des années, elles n'arriveraient pas à me faire autrement (...).

La semaine dernière, le manger était une fois mauvais. Il y avait des carottes et des navets; de la viande, je n'en voyais pas. Je ne pouvais en manger que la moitié, mais, en rentrant, j'avais du pain et du beurre (...).

Du pain, j'en ai acheté maintenant juste un kilo (...).



Lettres envoyées par Henri Hilbert. (Coll. particulière)

Demain, nous avons une *Kamaradschaftsabend*. Nous devons donner 100 gr. de pain blanc. Or, je l'ai oublié la semaine dernière, nous avons aussi reçu 300 gr. de carte de pain blanc. De l'argent, j'en ai encore assez, 180 M., et, demain, je reçois de nouveau 30 Mark.

Aujourd'hui, j'ai aussi reçu une lettre de Hugelé; elle m'a fait bien plaisir. Si je l'avais su, il aurait pu me faire remplir mon tonneau de vin; il paraît qu'on pouvait en avoir cette année (...).

Je te remercie pour la plante que tu as achetée pour la tombe de papa».

«Les chefs s'en foutent aussi un peu»

Le jour de la Toussaint 1944, Henri Hilbert décrit sa *Kameradschaftsabend*. «C'était pas mal. Nous avons eu des macaronis (...) avec un peu de viande, après de la salade de pommes de terre avec des filets de harengs et, après, café avec biscuits. Nous avons dû donner 100 gr. de pain blanc, le beurre nous en avons eu en moins à notre portion du soir. Un groupe de la *Frauenschaft* a donné des

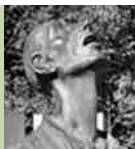
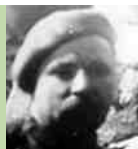
danses et chanté des chansons; un orchestre a donné des morceaux de musique. C'était très bien réussi. A 11 h, c'était terminé.

Aujourd'hui, nous avons, le matin, de nouveau un discours sur les Américains et les Anglais et, l'après-midi, le film „*Der grosse König*“.

Tu sais, cela touche à la fin maintenant chez nous. Les chefs s'en foutent aussi un peu et le service n'est pas dur du tout. Je dois le dire, depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas eu à nous plaindre.

Aujourd'hui, chérie, le jour de la Toussaint, je ne pouvais pas aller à l'église, mais j'ai pensé à nos chers morts dans ma prière. Dimanche soir, à 5 heures, il y a une messe à laquelle je veux assister si je peux.

Ce soir, j'étais en ville chercher du tabac sur ta carte et j'ai aussi mangé un plat de légumes, carottes, choux-raves avec pommes de terre; de la viande, il n'y en avait plus. Pour finir, je prends toujours un café avec biscuits. C'était quelque chose de chaud.



La valise que j'ai envoyée était déjà assez abîmée quand je l'ai envoyée de Dresden. Les *Bezugsschein* que tu as reçu, tu peux être contente. Achète seulement tout ce que tu peux et ne regarde pas sur l'argent. Moi, j'en ai reçu aujourd'hui: de nouveau 30 M. et, tu sais, on ne peut dépenser beaucoup [ici], car il n'y a rien à acheter.

Tu dois être bien grosse maintenant, chérie. Vers le 8 ou le 10, cela doit être la mi-temps et tu dois sentir les premiers mouvements. Ecris-moi quand tu l'as senti la première fois. J'espère que cette guerre finira bientôt et que je pourrais t'aider alors. Qu'est-ce que Ginette désire: un garçon ou une fille? »...

De la boue et des oies

Lettre du 3 novembre 1944: «Tu sais, quand nous rentrons et qu'il y a des lettres sur la table, tous se précipitent dessus et une fois il y a une joie, l'autre fois, quand il n'y a rien, c'est un soupir. Aujourd'hui, c'était pour moi une joie et tu peux le croire que, quand on reçoit des nouvelles de ses chères, on se croit toujours plus près et, comme tu m'écris tous les jours, je reçois régulièrement de tes nouvelles.

Aujourd'hui, nous avons eut une marche. C'était assez fatiguant car, ici, les routes sont dans un état lamentable. Il y a juste la route nationale qui est dans un état à peu près [convenable], mais les autres routes qui relient les villages sont dans un état dont tu ne te fais pas une image. Il a plu hier et il y avait une boue d'au moins 15 cm, des flaques d'eau de presque la largeur de la route. Dans les villages, c'est la même chose.

Ce qu'il y a beaucoup ici, c'est des oies. Au milieu des villages ou en dehors; il y a un étang et là se trouvent quelques fois 100 à 200 oies.

Les fermes sont grandes, mais en mauvais état. Tu sais, cela ne vaut pas notre belle Alsace. Il y a beaucoup de poiriers et de pommiers ici, mais la qualité ne vaut pas grand' chose.

Ah! J'ai aussi reçu du tabac en feuille de Mussig aujourd'hui. Tu sais, le tabac est rare et, pour la pipe, je peux le fumer sans qu'il soit coupé. Avec cela, j'en ai pour longtemps et, d'ici là, la guerre sera - j'espère - terminée.



Ecoute, chérie, tu m'écris à cause des *Bezugsschein*. Achètes tout ce que tu peux. Moi, j'ai assez d'argent et toi, tu reçois l'allocation et, prochainement, tu auras sans doute encore quelque chose de l'Alsatia. N'épargne seulement rien et profite seulement si tu peux si tu peux avoir de l'étoffe ou quelque chose de pareil. Surtout, chérie, ne te prive de rien. Demain, je veux voir si je peux t'envoyer l'étoffe dans laquelle tu as fait les paquets. Je joints 3 rouleaux de bonbons dont tu donneras un à Ginette, un à André et l'autre à Janala et Marlène. Nous en recevons chaque semaine. C'est un petit plaisir que je veux leur faire; à acheter ici, il n'y a rien». Puis il demande à sa femme de lui procurer un petit flacon de schnaps ou de cognac et, si elle retourne à Colmar, un stylo et des Hansaplast.

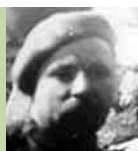
Dans sa lettre datée du 5 novembre, Henri Hilbert écrit: «Hier, j'ai reçu un *Leberwurst* de Jeanne et aujourd'hui elle avait des *Urlaubermarken* de pain noir dans la lettre. Tu sais, maman se fait aussi du souci pour moi et maintenant encore avec André; pourvu qu'il ait de la chance (...). Si seulement

Jeanne⁹ recevait des nouvelles de Prosper, il était si chic et j'ai quand même un peu peur pour lui.

Aujourd'hui, c'est le dernier dimanche à Komotau. Ce matin, nous avons la séance finale: d'abord un petit concert avec le discours obligatoire et, après, le film „*U-Boote fahren westwärts*“. Mardi, nous rentrons à Dresden et, de là, je t'écrirai une lettre avec timbre et, en même temps, une de la *Feldpost* pour que tu aies le plus vite possible de mes nouvelles.

Je t'ai écrit avant-hier que j'enverrai un paquet avec l'étoffe. Malheureusement, je ne pouvais sortir hier: j'ai une ampoule au pied. Alors je restais à la maison et, d'ailleurs, c'était quand même trop tard pour aller à la poste. Demain, je vais voir si je peux sortir, alors je l'enverrai. Quand j'aurais de nouveau une adresse fixe, tu pourras m'envoyer un peu de schnaps, du Hansaplast et, si tu peux, peut-être m'envoyer encore les gants en laine. Tu sais, j'ai reçu une paire, mais quand elle est mouillée, j'en aurai une de rechange.

⁹ Sa sœur.



Ici, il ne fait pas froid pour la saison que nous avons et je crois qu'à Dresden le climat est plus rude. Mais là-bas nous avons le chauffage central et d'ailleurs ici nous avons assez de charbon.

Maintenant, chérie, il est 4h et je veux me faire prêt pour sortir à 5h. Il y a une messe et je veux y assister. Mes prières seront pour nous, chérie, que bientôt nous serons de nouveau unis dans notre beau foyer à Colmar»¹⁰.

Lettre du 6 novembre 1944: «Je veux te donner encore quelques mots de ce dernier jour à Komotau. J'étais à la poste et t'ai envoyé deux paquets, l'un avec l'étoffe et des bonbons, l'autre avec du tabac en feuille pour couper. Nous faisons nos préparatifs pour partir demain matin, mais l'heure est encore inconnue. Ce midi, j'ai aussi parlé avec M. Schwein quelques mots. Il a bon espoir aussi, chérie, comme nous tous en ce moment.

Nous avons reçu ici beaucoup de recrues, de l'âge de M. Hugel, et ils disent aussi la même chose.

Hier soir, j'étais sorti. D'abord, j'étais à l'église. Il n'y avait pas de messe, mais j'ai prié et j'étais auprès de vous, mes biens chères, dans mes pensées et mes prières. Après, nous sommes allés manger de la viande au cumin avec des patates, suivi d'un *Stamm*, des *Knödel* avec de la sauce. Le café-biscuit ne manquait pas. Le dimanche a donc passé tranquillement. J'aurai pu avoir une perme jusqu'à minuit, mais qu'est-ce que je voulais faire? Je ne connais que mon estomac et ma petite famille». Henri Hilbert évoque ensuite leur fille et leur enfant à naître. Le soir même, il a prévu une dernière sortie à Komotau en compagnie d'Aloyse.

Retour à Dresde

Le lendemain, il parvient à envoyer encore une lettre avant son départ pour Dresde. «Ce matin, à 10h, nous avons rassemblement dans la *Kaserne* et les transports ont été montés. Le nôtre ne partira que ce soir à 8h 1/2, d'autres sont partis déjà à 1h. Comme j'ai entendu, nous ne restons que quelques jours à Dresden et, vraisemblablement, nous irons à Leitnitz (ou quelque chose de pareil), du côté de Leipzig. Je t'écrirai de suite (...). Ce

¹⁰ La lettre s'achève par un petit mot destiné à sa fille qui, lui, est rédigé en allemand.



soir, je peux encore manger en ville, comme cela j'ai au moins quelque chose de chaud, car avant demain matin nous n'arriverons pas à destination».

Le 8 novembre, il écrit une lettre pendant le voyage: «Comme je te l'ai écrit hier, nous avons rassemblement à 11h dans la *Klosterkasern* et, après, nous avons libre jusqu'à 7h 1/2 du soir. A 8h, nous étions à la gare de Komotau. Après beaucoup de va et vient et d'attente, nous pouvions monter dans les wagons civils et, vers 1h du matin, le train faisait son premier trajet de quelques cent mètres. Partout des attentes formidables. Tu penses, il est mercredi après-midi 4h et nous ne sommes qu'à Bodenbach, la station frontière entre la Tchécoslovaquie et l'Allemagne. A Aussig, nous avons alarme, mais sans entendre des avions.

A Aussig, la ligne longe l'Elbe qui prend son chemin dans une vallée profonde et pas large. Dans le Sudète, tout est en mauvais état, les gares noircies et seules les routes nationales sont goudronnées, les autres sont boueuses. Mais maintenant commence un

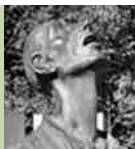
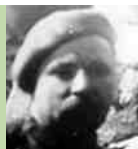
des plus beaux trajets. L'Elbe qui ruisselle silencieusement dans la verdure, de part et d'autre de belles maisons de couleurs vivantes. Et, maintenant, la *Vorausbildung* est terminée. C'était 4 semaines de service assez tranquilles. Avec les civils, nous ne pouvions guère causer: le temps nous manquait. A Komotau, il y avait beaucoup d'Allemands du *Reich* et la Médaille, tu la voyais presque à toutes les boutonnières, aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Et, à l'intérieur du pays, nous ne pouvions aller. Le climat me semble plus doux qu'en Alsace; en hiver, il doit y avoir beaucoup de neige, mais c'est rare que la température descende à 20° sous zéro.

A Dresden, je ne sais pas si nous restons longtemps. Il paraît que nous irons à Leignitz, du côté de Leipzig. Je t'en ferai part aussi vite que possible».

Le 9 novembre, Henri Hilbert est à Dresde: «Il nous a fallu 24 heures pour faire le trajet de Komotau à Dresden¹¹. Comme je l'ai entendu, nous irons lundi à Leisnig¹². Je t'en ferai part aussi vite que possible.

¹¹ Soit un trajet de 97km environ.

¹² A environ 57km au Sud-Est de Leipzig.



Ici, le manger est, de beaucoup, meilleur qu'à Komotau. Seulement, toute la place est prise. Il n'y avait même plus de lit quand nous sommes arrivés hier soir. Nous avons couché par terre et, il faut le dire, j'ai dormi jusqu'au matin (...). Quand on n'a plus dormi depuis quelques temps, on dort partout - la même chose avec la faim.

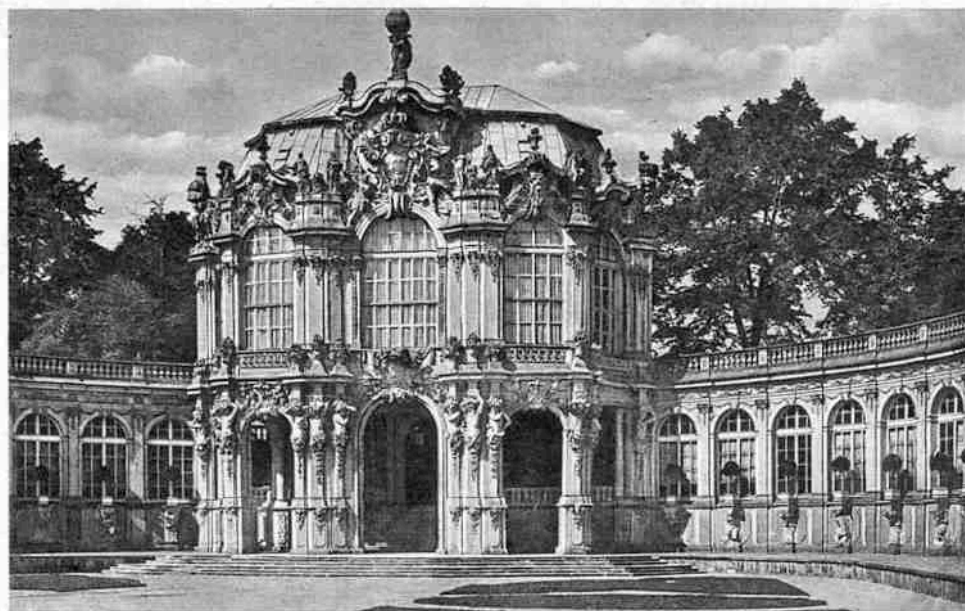
Cet après-midi, nous devons aller faire des corvées en ville et, comme cela, je peux voir un peu ce qu'il y a aux alentours de la caserne. De toi, je n'ai pas encore reçu de lettres ici. Il y en a qui en ont déjà reçu. J'espère que tu n'as plus envoyé de lettres à Komotau à partir du 3.11».

Ausbildung et Spezialausbildung

Le lendemain, il informe sa femme que, dimanche prochain, il quitte Dresde: «Nous partons pour Leisnig où aura lieu notre *Ausbildung* qui doit durer 8 semaines, plus 2 semaines [de] *Spezialausbildung*. Ce seront 10 semaines de gagnées et peut-être qu'il y aura des changements d'ici là. En ville j'ai mangé. C'est comme partout: des noms fantastiques et, quand le plat arrive, c'est quel-

que chose de très simple. Mais, de toute façon, il y avait quelque chose à remplir l'estomac. J'avais d'abord une soupe, une salade de harengs ou de sardines, des carottes avec pommes de terre et un petit morceau de viande et un plat de salade de choux blanc et rouge, radis et concombres. Tu sais, il faut prendre plusieurs plats, car avec un seul, tu n'as pas assez. Il y en a chez nous, par exemple, des camarades qui mangent 4 ou 5 plats de *Stamm*; c'est sans cartes.

Ce soir, je veux sortir aussi car, si demain nous pouvons encore sortir, je ne sais pas. Il faut profiter tant que l'on peut. La semaine prochaine commence l'exercice, alors nous



Carte postale envoyée de Dresde le 11.11.1944.

(Coll. particulière)



n'avons plus guère de loisirs et cela doit être un peu dur, mais tout passe et après la pluie le beau temps. Leisnig est un petit patelin de 9000 habitants, donc pas grand chose. Aujourd'hui, j'ai aussi reçu le *Feldpost* de l'Alsatia. Il y en a plusieurs de mobilisés et d'autres font des tranchées. La mère de la Chère Sœur est aussi morte, comme j'ai pu lire. Adolf Sauter fait des tranchées en Lorraine».

Henri Hilbert est muté, à une date inconnue, à la 3 Kp./Kampfgruppe «Hedrich», puis, le 20 janvier 1945, à la 3 Kp./Panz. Gren. Btl. 19/IV, sous les ordres de l'Oberleutnant Hoppe. Sa dernière adresse militaire connue est: «*Nachrichten Kp. / H. van der Bussche Kaserne - Leisnig / Sachsen*».

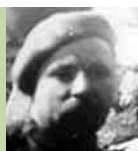
Porté disparu

A la fin de la guerre, son épouse est restée sans nouvelles. En juin 1946, une lettre de E. Weiss, un des camarades de Henri, lui apporte quelques renseignements: «Vous me demandez, Madame, s'il y avait encore d'autres Alsaciens avec nous. Et bien, en garnison oui, mais en campagne, c'est à dire après le

21 janvier, date à laquelle nous avons quitté Leisnig, il n'y avait plus que nous quatre: Henri, Stoecklin et Gaertner étaient affectés à la 3^{ème} Cie; Henri et Stoecklin servaient ensemble un appareil de transmissions. D'après votre lettre, je vois aussi que Stoecklin n'a pas encore dû être rentré, sans cela il aurait pu vous fournir des renseignements sur votre cher mari.

Madame Hilbert, je veux en quelques lignes vous faire savoir ce que je sais du sort de votre mari. Dans la nuit de dimanche à lundi, 21 au 22 janvier, nous avons quitté Leisnig, mardi le 23 nous étions à Liegnitz¹³, en Silésie, où nous avons pris cantonnement dans les villages environnants (...). Moi, j'étais affecté directement à la section de transmission du bataillon, tandis que Henri et deux autres étaient affectés à la 3^{ème} Compagnie du bataillon pour assurer la relation par transmission. Jeudi le 25 janvier, nous avons passé l'après midi ensemble, puisque eux ont dû venir chez nous pour la mise au point de leurs appareils. C'était la dernière fois que nous nous sommes vus et parlés de nos chers en Alsace.

¹³ Legnica (Pologne). A 170 km à l'Est de Hengersdorf.



Dans la nuit de jeudi à vendredi, 25 au 26 janvier, nous sommes montés en ligne. La compagnie de Henri était à Hennersdorf¹⁴, moi à Parchwitz; c'était le secteur de Breslau. Le lundi 29 janvier, j'ai quitté Parchwitz pour le secteur de Steinau. Je me suis aussitôt renseigné sur mes trois chers camarades. Ce que j'ai appris, je ne pouvais pas y croire, mais le temps passe et, vu que votre cher mari n'est pas encore rentré, je vois de plus en plus que je dois croire à ce que j'avais appris sur le sort de Henri. Depuis quelques temps déjà, je me faisais des soucis et j'étais déjà résolu à vous écrire, Madame, pour vous faire savoir cette triste nouvelle que je n'ai pas eu le courage de vous faire savoir à mon retour. Les renseignements que j'ai sont les suivants: Henri et Stoecklin servaient ensemble un appareil de transmission, comme je vous l'avais dit Stoecklin avait été gravement blessé, tandis que votre cher mari a dû laisser sa jeune vie pour une cause qui n'était pas la sienne, le 27 janvier 1945 à Hennersdorf. Je pense que vous me comprenez, Madame Hilbert: je ne voulais et ne pouvais pas vous dire ceci à mon retour étant donné que je n'avais pas vu Henri comme mort, mais son

absence encore à ce jour, me fait croire à la vérité...».

En 1947, Henri Hilbert est officiellement porté disparu: «Incorporé dans l'armée allemande, l'intéressé n'a pas reparu à son domicile depuis le 29 septembre 1944. Dernières nouvelles 13 novembre 1944». C'est en 1952 que son épouse, Marie-Anne, a reçu un avis officiel de décès mentionnant qu'il avait été tué le 27 janvier 1945 à Alt-Bechern, en Silésie. L'acte porte la mention: «Mort pour la France». Son fils, Henri Paul, est né le 25 mars 1945.

¹⁴ Il s'agit sans doute du Hennersdorf qui se trouve à une quarantaine de km au Nord-Est de Dresde.